



«SAUVAGE» Le film de Jean-François Amiguet a la forme d'une immersion dans un huis clos œdipien. Rencontre.

Jeune louve et vieux misanthrope



PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT ASSÉO

Une montagne enneigée. Dans ce décor impressionnant, deux solitudes se rencontrent. Elle, Adriana (Clémentine Beaugrand), une jeune citadine rebelle, poursuivie par la police pour avoir volé un bijou précieux. Lui, Bernard (l'immense Jean-Luc Bideau), un vieux bougon reclus dans sa culpabilité – la honte d'avoir tué son fils. Il va la prendre pour sa fille. Un malentendu qui va les conduire vers la voie de la rédemption.

Quatrième long métrage de Jean-François Amiguet, *Sauvage* frappe par son caractère épuré. Seuls les visages des deux héros seront visibles. Au début, on entend les voix de certains personnages, sans les voir. Un pris parti formel qui s'oppose à toute forme de naturalisme, en privilégiant l'évocation du réel par des traces, des indices d'une présence autre. Ainsi ces deux belles séquences où la traque poli-

cière est suggérée par l'apparition d'un hélicoptère dans la nature. Hélas, la réalisation reste un peu trop convenue pour enthousiasmer totalement. Et les personnages, attachants, manquent d'opacité. Mais cette fable doucement audacieuse, quasi muette, vaut par la force documentaire et poétique de certaines scènes et la beauté de ses cadrages.

Vous vous êtes fait connaître par *La Méridienne* (1988), marivaudage très dialogué et précieux. Votre nouveau film est un huis clos quasiment silencieux mettant en scène deux «sauvages» qui vont s'approprier. Comment expliquez-vous cette évolution?

Jean-François Amiguet: C'est ma propre trajectoire de vie. Dans les années 1980, j'avais un peu tendance à me prendre pour Jean-Pierre Léaud à la terrasse du Flore. J'avais été marqué par *La Maman et la putain*. Après avoir fait la trilogie *Alexandre* (1983), *La Méridienne* et *L'Ecrivain public* (1993), j'ai senti que la source était tarie.

Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 832.51
N° d'abonnement: 1087684
Page: 23
Surface: 61'230 mm²

Et j'ai eu le bonheur de recevoir une homologation de la Télévision Suisse Romande, qui m'a nommé quasiment réalisateur, sans que je passe les examens. Je me suis mis à faire des Temps présents, des Passe-moi les jumelles – et ceci avec beaucoup de plaisir. Je me suis pris d'amitié pour le réel. Et j'ai compris que pour moi le cinéma était un art où les émotions doivent s'exprimer essentiellement par l'image, par le silence, par les gestes, et où les acteurs puissent exprimer leur intériorité.

Son esthétique contemplative, l'utilisation de certains sons, donnent au film un caractère quelque peu asiatique. De même, les drôles de mobiles suspendus fabriqués par Bernard évoquent la calligraphie chinoise.

– Complètement. Les images de la louve blanche sur la neige, avec parfois le brouillard en fond, rappellent aussi les estampes japonaises. Lors d'une avant-première à Vevey, j'ai été touché qu'un spectateur évoque deux films japonais

du début des années 1960 que j'adore, *L'île nue* et *La femme des sables*. Or, pas un mot n'est prononcé dans *L'île nue* et *La femme des sables* se joue aussi à deux personnages.

Avec la présence d'une louve, d'objets et de décors symboliques, telle qu'une caverne, votre film s'apparente à un conte.

– Oui. Bernard peut être vu comme un grand méchant loup qui fait peur à un petit chaperon rouge. En même temps, ce qui m'intéresse c'est de tordre le cou à ces archétypes. Si j'en étais resté à la pure logique narrative d'un conte, je n'aurais pas pu raconter l'histoire comme je l'ai fait. La fin n'aurait pas été la même.

On aurait été plus dans une logique de fait divers meurtrier.

– Exactement. Je voulais éviter cela absolument. Je ne voulais pas qu'il y ait une histoire d'amour ou de sexe entre cet homme et cette jeune femme, ni que l'un «épouse» l'âme de l'autre, qu'il y ait une vampirisation de l'autre.

La montagne tient un grand rôle dans *Sauvage*. Vous vivez en Valais, mais vous avez tourné le film près de

Nice. Pourquoi?

– Je voulais une vallée comme on en voit dans cer-

tains westerns des années 1940-1950. La vallée dans le Mercantour, où nous avons tourné, était plus ouverte, «respirait» plus que les décors que je trouvais dans le val d'Anniviers ou le val d'Hérens. Et je méfiais un peu des montagnes valaisannes. Un certain nombre de téléfilms romands, souvent des adaptations de Ramuz, ont été tournés dans ces sublimes décors. Ces montagnes valaisannes induisent pour moi une forme de verticalité. Il y a un bas et un haut, qui à voir avec l'idée de Dieu. Ce n'était pas la problématique du film.

Vos longs métrages de fiction sont tournés essentiellement en dehors de la Suisse.

– Pour embrayer sur l'imaginaire, j'ai besoin de quitter ce pays. J'ai fait mon premier long métrage *Alexandre* à Vevey. Mais ensuite, avec *La Méridienne*, j'ai eu besoin d'aller dans le midi de la France pour montrer une certaine légèreté de vie. Ensuite, *L'Ecrivain public* a été tourné à Annecy et *Au sud des nuages* (2003) raconte un périple en Asie. L'idée d'un long métrage, c'est aussi, pour moi, l'idée d'un ailleurs.



Photos.

Bernard
(Jean-Luc Bideau)
face à Adriana
(Clémentine
Beaugrand).
PATHÉ-FILMS

Médailon:
Jean-François Amiguet.
DR